

L'ÉGLISE SAINT-ANDRÉ

L'abbé Gadenne, qui est curé de Thumeries avant d'être nommé à Râches, est l'une de ces personnalités fortes du clergé du XIXe siècle, manifestant une volonté et un esprit indépendant devant lesquels il faut s'incliner. Il hérite d'une église en ruine et décide de la faire rebâtir. Avec l'accord tacite de la municipalité, il dirigera tout. En 1837 débute l'épopée de cette réfection. C'est l'architecte **Louis Colbrant**, de Lille, qui donne les plans en 1839. C'est un édifice comme il s'en élève beaucoup à l'époque (Pont-à-Marcq, Baisieux, etc) mais dans le vaisseau unique projeté, le chœur est placé, toutes proportions gardées, comme à la cathédrale d'Albi, isolé par une balustrade continue. La Commission des Bâtiments civils qui examine tous les projets et dont l'accord est indispensable pour obtenir des subventions du Ministère des Cultes, va critiquer fortement cette disposition. Colbrant fera les rectifications demandées et le permis est accordé. L'église est achevée en 1840 et personne ne relève que ce n'est pas ce qui a été prévu ! En effet, le plan est agrandi, plus long, plus large, il comporte une nef bordée d'arcades portées par des colonnes doriques la séparant de bas-côtés largement éclairés. Une tour précède l'édifice auquel on accède par un beau portail surmonté d'un fronton. Cette église était décorée de trois tableaux peints par Lenglard, de Bouvines.

En 1939, la population ayant fortement augmentée par suite du développement de l'industrie, il est décidé d'agrandir l'église de façon conséquente. La famille Béghin va contribuer largement à la mise en œuvre du projet qui sera interrompu par la guerre et ne reprendra qu'en 1947. L'architecte est **Louis-Stanislas Cordonnier**, lillois également et de l'illustre lignée des architectes de ce nom. Un vaste transept et un chœur sont ajoutés à la nef débarrassée de ses colonnes.

La **voûte en arc brisé** repose directement sur le sol, mode qui vient de modèle très prisés de Hollande et d'Allemagne, ce qui donne à l'intérieur un volume considérable, sans supports, d'une parfaite visibilité. Il ne faut déplorer dans cette architecture qui a fait florès qu'une certaine froideur et une résonance excessive. Le chœur est flanqué de deux vastes sacristies et s'ouvre sur le transept par un arc triomphal. Pour lui et pour le fond de ce sanctuaire peu profond est envisagé, au lieu des fenêtres prévues et de la peinture du **Père Paul Pruvost***, une **sculpture en bas-relief** et un **calvaire en haut-relief**. Un familier de la famille Béghin est pressenti pour réaliser cet ensemble, **Michel Saint-Olive**.

La mise au point de l'œuvre sera longuement débattue entre l'artiste et la Commission diocésaine d'Art Sacré, représentée par son directeur, monseigneur Ernest Lotthé. Celui-ci fera des remarques importantes, notamment sur la nudité du Christ en croix. En juin 1950 l'accord est enfin donné et l'œuvre est bénite par le Cardinal Liénart en juin 1954. Très influencée par l'art déco des années trente, la sculpture représente sur l'arc les sacrements et les symboles des évangélistes, le calvaire comprend un Christ très serein entouré de la Vierge et de saint Jean. Un des personnages de l'arc prend la figure de Ferdinand Béghin. Cette œuvre qui passe inaperçue de nos jours a été célébrée comme étant le groupe sculpté le plus important qui orne une église de France comme le dit la revue *Connaissance des Arts* en juin 1954. *L'Architecture Française* en fait grand cas également dès 1952. L'extérieur est uniformisé par un enduit sur lequel se dessine une frise décorative géométrique.

En 1987, une peinture ocrée donnera à cette église assez exceptionnelle une allure quelque peu tyrolienne. (*Le père Pruvost décorera les chapelles latérales).